

André Gide et les Soviets

Cri Populaire. Bordeaux 28 Nov. 37
Grossièrement injurié par ses anciens amis
communistes,

le grand écrivain passe à La Flèche

André Gide est devenu pour les bolchevistes : « UN NOUVEL ALLIÉ DE FRANCO, UN MECHANT VIEILLARD, UN RENEGAT A LA SALE CONSCIENCE... »

Gaston Bergery, qui poursuit, dans la « Flèche » une politique intelligente, fondée sur l'anticommunisme et l'anticapitalisme, vient de recevoir l'adhésion à son mouvement du grand écrivain français André Gide. On se rappelle que ce dernier, d'abord admirateur des Soviets, et célébré par eux, s'est séparé du bolchevisme depuis son voyage en Russie et la publication de son livre « Ce que j'ai vu en Russie ».

Voici le texte de la lettre adressée par André Gide à la « Flèche » :

Dans les « Izvestia » du 3 novembre a paru un article d'Ilya Ehrenbourg, daté de Bordeaux, 1er novembre. Un ami, qui sait le russe, m'en traduit le fragment que voici :

La terreur commença. J'ai vu un ouvrier mineur qui s'était évadé de Gijon le 22 octobre, après que la ville eut été occupée par les fascistes. Il me raconta que, dès la première nuit, les fascistes ont fusillé, sur la Plaza Lorenzo, 180 ouvriers et 16 femmes. Ce n'était là qu'un début; la mort menace des milliers, des dizaines de milliers d'Asturien.

Ici, je dois dire le sentiment de honte que j'ai éprouvé pour un homme. Ce même jour où des fascistes fusillaient les femmes d'Asturies, une « protestation » parut dans les journaux français, contre l'injustice. La protestation était signée de noms d'écrivains : André Gide, Duhamel, Roger Martin du Gard, Mauriac, et le professeur Paul Rivet. Mais ces gens protestaient non pas contre les bourreaux des Asturies, non pas contre le gouverne-

ment de leur pays qui refuse de mettre à la disposition des Asturiens condamnés à périr, ne fût-ce qu'un seul navire, qu'un seul voilier, qu'un seul canot. Non, ces écrivains au cœur sensible protestaient contre le gouvernement de la République espagnole qui ose arrêter les fascistes et les provocateurs du P.O.U.M. Je laisse de côté Mauriac. C'est un catholique, homme aux opinions de droite. Il s'était vaillamment élevé dans la presse de droite, contre les atrocités fascistes en pays basque. Mais devant mes yeux, se tient André Gide le poing levé, souriant à des milliers d'ouvriers naïfs. J'entends sa voix. Il me le dit il y a un an) : « Je pense sans cesse aux républicains espagnols; je n'en puis plus dormir ». C'est dégoûtant et c'est piteux. Ils sont demeurés, malgré tout la chair de la chair de leur classe, les Duhamel libres-penseurs et les Gide « ultra communistes ». Et la classe dominante les persécute et les abreuve d'ordures. Aussi, surmontant parfois leur lâcheté, ils lèvent leur petit poing, pour, aussitôt après, avec leur hypocrisie d'humaniste, à nouveau se trainer aux pieds des bourreaux. Hier, dans le journal Diario de Navarra, organe des bourreaux des Asturies, se trouvait reproduite, en évidence, la « protestation » du nouvel allié des Marocains et des Chemises noires, du méchant vieillard, du renégat à la sale conscience, du pleureur de Moscou — d'André Gide.

ANDRÉ GIDE ET LES SOVIETS

(Suite de la première page.)

Je tenais à honneur de mériter les insultes qui me venaient des camps fascistes. Celles qui me viennent de mes camarades d'hier ont pu m'être d'abord extrêmement douloureuses (et particulièrement celles de José Bergamin), mais je cesse d'y être sensible lorsqu'elles dépassent un certain degré d'ignominie. Est-il bien nécessaire d'ajouter qu'elles ne peuvent modifier mes sentiments et ne parviendront pas à faire de moi un ennemi, même de ceux qui les profèrent. En un temps où la terreur règne, on est toujours en droit de supposer à ces insultes mêmes un besoin de protection personnelle, ce qui leur enlève toute valeur.

Ehrnbourg s'étonne et s'indigne de ne pas me voir protester contre les dénis de justice, les abus et les cruautés commises par « les Marocains » et plus généralement par ceux du camp de Franco à l'égard des républicains. Il est vrai : si profonde et douloureuse que soit ici mon indignation, toute requête à Franco me paraîtrait vaine, venant d'un adversaire déclaré. L'injustice, lorsqu'elle est de son côté, m'affermirait; je souffre lorsqu'elle est du

nôtre. Mon attachement à la cause antifasciste est trop entier pour que je supporte sans peine tout ce qui pourrait la ternir à mes yeux. Pratiquement même, j'estime qu'elle se fait le plus grand tort en recourant, fût-ce pour une opportunité passagère, à des procédés qui sont précisément ceux que nous abominons dans le fascisme et contre lesquels nous ne cesserons pas de protester. La « protestation » à laquelle Ehrenbourg fait allusion, que Duhamel, Mauriac, Roger Martin du Gard, Paul Rivet et moi avons adressée au gouvernement républicain, à l'occasion du procès qui s'engage, pour lui demander instamment de respecter les droits de la défense, marque l'estime que nous voulons pouvoir lui conserver. Pour ma part personnelle, je n'aurais jamais songé à envoyer pareille dépêche à Franco. Mais aujourd'hui les sentiments les plus authentiques sont à ce point dénaturés par la presse, que viennent à être considérés comme ennemis de la cause républicaine et prolétarienne ceux qui, par grand amour de cette cause, voudraient la préserver des compromissions qui la déshonorent.